

A stylized illustration of a concert scene. In the center, a man with short dark hair and yellow sunglasses stands with his arms raised, wearing a dark jacket with red and white patterns. He is surrounded by a crowd of people whose hands are raised in the air. The background is a mix of dark blue and teal, with white and yellow light beams radiating from behind the performer. The overall style is graphic and energetic.

MUHAREM
BAZDULJ

**LE
CONCERT**

Traduit du serbe
par Zivko Vlahovic

TR

LE CONCERT

MUHAREM BAZDULJ

LE CONCERT

Traduit du serbe par Zivko Vlahovic

Texte © Muharem Bazdulj. Tous droits réservés.

Illustration de couverture : © Staša Krstović

Photo de l'auteur : © Nebojsa Mandic

Pour la traduction © Tropismes éditions, 2024

67, rue Haute 41800 Trôo

Cette traduction a été publiée avec le soutien du Ministère de la Culture de la République de Serbie.



République de Serbie
Ministère de la Culture

Tropismes éditions bénéficient du soutien de la Région Centre-Val de Loire, de l'État (DRAC Centre-Val de Loire) et de Ciclic Centre-Val de Loire.

Premier chapitre

Les avis étaient partagés. Certains étaient convaincus que le concert allait avoir lieu, même s'ils n'en connaissaient pas la date exacte. D'autres, plus perplexes, hochaient la tête. Les arguments des premiers étaient idéalistes. Ils en appelaient à la promesse de Bono, au Nouvel An qu'il avait célébré à Sarajevo, à son amitié avec l'Ambassadeur, son engagement en faveur de la Bosnie lors de la tournée Zoo TV, au concert War Child à Modène, à la chanson « Miss Sarajevo » et à l'humanisme bien connu de U2. D'autres, au contraire, plus volontiers cyniques, rabâchaient que seul l'argent comptait en ce bas monde et qu'un tel événement était impossible, car le groupe n'en tirerait aucun profit. (Plus tard, une fois le concert passé, ces derniers affirmeront encore que les desseins de U2 étaient avant tout commerciaux et publicitaires. Ils ne changeront décidément

jamais.) Leur cynisme, au vu des éléments en présence, pouvait être fondé; Sarajevo ne figurait pas sur la première liste des destinations de la tournée PopMart et il était manifestement impensable d'imaginer qu'un pays pauvre, laminé par des années de guerre dévastatrice, pouvait organiser un show qui ferait partie de la plus grande, de la plus périlleuse et de la plus coûteuse tournée de l'histoire du rock.

Et une journée, la nouvelle fit l'effet d'un coup de tonnerre. Oui, le concert aurait bien lieu! Une date avait également été fixée; le premier jour de l'automne, le 23 septembre. Trois jours après l'Italie, trois jours avant la Grèce; la Bosnie. À travers tout le pays, les bureaux de poste étaient placardés d'affiches, car on pouvait acheter des places directement chez le buraliste. Il y avait, bien sûr, des voitures qui arboraient des posters sur leurs capots et les billets se vendaient comme des tickets de loterie. Le prix était de vingt marks¹. Cette somme était deux fois inférieure à celle que les fans devront déboursier pour le concert le plus abordable de la tournée. Une somme aussi modique pour assister à un concert de U2, cela ne s'était plus vu depuis l'année 1983.

L'affiche était bleue. Au sommet, en épaisses lettres jaunes, se détachait le nom du groupe. En dessous, en plus petit, le mot « pop ». Les deux p étaient rouges, et le o jaune avait la forme d'un globe terrestre quadrillé par les méridiens et les parallèles, ceint d'un épais équateur blanc d'où se détachait « mart ». Encore plus bas, en lettres blanches à peine déchiffrables, était inscrit « tour 97 ». Au centre, quatre photographies du dernier album : Adam, Bono, Larry, Edge. Sur la partie inférieure de l'affiche, des lettres capitales annonçaient le « 23/09/1997 », « Sarajevo », « stade Koševo ». Tout en bas, les coordonnées des points de vente (y compris le site internet ticketpropuls) ainsi que l'horaire d'ouverture des portes du stade à quinze heures.

Le billet pour le concert avait été conçu à l'image de l'affiche. Il arborait un grand arc jaune, ainsi qu'une mappemonde divisée en quatre pétales qui ressemblait à l'ancien générique du quotidien de Télévision Belgrade. La ligne qui séparait le coupon du billet traversait le centre d'un carré où trônait le dessin stylisé d'un chariot de supermarché. Les billets étaient vendus en deux versions, selon que le spectateur se trouvait sur le terrain ou dans les tribunes. Au dos, on pouvait voir une petite photo du stade, accompagnée d'une note interdisant l'introduction « d'armes, de bouteilles en verre, de parapluies, de matraques et autres objets dangereux ainsi que de matériel professionnel (matériel photo, vidéo et audio) ». Les spectateurs étaient invités à porter des chaussures de sport pour venir fouler le gazon.

Le nouvel album « Pop », dont la sortie justifiait la tournée, était l'EP le plus attendu de U2. Quatre années s'étaient écoulées depuis « Zooropa ». Quelque peu avant sa sortie, les fans avaient été terrifiés par le virage annoncé du groupe vers le style techno, mais cette peur s'avéra, fort heureusement, sans fondement.

1 Environ 10 euros.

Chapitre deux

Fin mai, alors que les cours venaient de se terminer, Marko avait convenu avec sa proprio de payer la moitié du loyer pour les mois de juin, juillet et août. Il était satisfait du logement et avait l'intention de le conserver l'année suivante. Cependant, il ne souhaitait en aucun cas passer l'été à Sarajevo. Il viendrait aux examens en bus. Mais pour septembre, il avait payé son loyer plein pot. Il savait déjà qu'il allait y passer deux nuits ce mois-là : celle du concert et la suivante.

Son père n'aimait pas l'habitude qu'avait prise son fils de se rendre aux examens en bus. D'ailleurs, il n'appréciait pas non plus que Marko rentre à la maison tous les week-ends. Il racontait que pendant ses études, il retournait chez lui une fois tous les deux mois, tout au plus, et qu'il ne s'était jamais remis d'être revenu à Travnik après la fac. Il était rentré parce

que, pendant plus d'un an, il n'avait pu trouver de travail à Sarajevo. Pourtant, une fois qu'il eut cessé de reprocher à son fils sa décision (il n'y a pas de petites économies), il ne comprenait toujours pas pourquoi ce dernier avait souhaité payer le prix fort pour son loyer de septembre, alors qu'il avait expédié son année au mois de juin. Marko avait dit qu'il voulait arriver un jour plus tôt pour éviter tout embouteillage, panne de bus ou autre. Ses arguments étaient identiques à ceux de son père lorsqu'il lui martelait de partir à midi moins cinq pour ses examens. *Ce concert est donc plus important que tes examens?*, lui avait demandé son père, interloqué. Marko l'avait regardé, peinant à croire que quelqu'un, ici son propre père, ose mettre sur le même plan des examens, le paradigme même de la trivialité, et un événement comme celui-ci!

Le 23 septembre au matin, Marko s'est réveillé dans son petit studio, au rez-de-chaussée d'une maison située dans le quartier de Mejtaš. C'était sa cent treizième nuit passée ici. Il le savait, car il tenait une sorte de registre. Sur le rebord de la fenêtre, au-dessus de sa tête de lit, Marko dessinait un trait tous les soirs avant d'éteindre la lumière. Quatre traits verticaux qu'il barrait d'un trait horizontal : cela équivalait à une période de cinq nuits. La veille, Marko avait tracé le troisième trait de sa nouvelle série et avait compté vingt-cinq « quintuplés ». Cette pratique était née par accident. Dans la langueur de sa première nuit à Sarajevo, Marko avait pensé à la prison, il s'était imaginé condamné à quatre années de taule, et poussé par la puissance de cette comparaison, il avait tracé ce trait en symbole de son premier jour de détention. Cette pratique ne l'avait plus quitté par la suite, même si la langueur s'amenuisait avec le temps. Cependant, même après de joyeuses beuveries, quand il rentrait chez lui au petit matin, Marko n'oubliait pas son encoche, tout comme il n'oubliait pas d'aller à la gare routière le vendredi.

Au début, son père pensait qu'il se précipitait à la maison à cause d'une fille. Lorsqu'il avait commencé ses études, le nom d'une certaine Irina, une lycéenne fraîchement diplômée, flottait dans l'air. Mais même après la rupture, la fréquence des retours de Marko n'avait pas changé. Peu de temps après, Adisa est arrivée, puis la petite voisine, et pour finir, Dženita, une infirmière d'une trentaine d'années, mais son père avait compris que Marko ne venait pas à cause d'elles. *Des filles à Sarajevo?*, lui avait un jour demandé son père, ce à quoi Marko avait répondu avec un soupir de mépris. *Des trucs sans prise de tête*, avait-il ajouté peu après.

Mais Marko rentrait chez lui pour la maison elle-même. Pour son grenier à vrai dire. Peu avant la guerre (Marko était au collège), son père avait transformé le vieux grenier en chambre pour son fils. Des trous avaient été faits au toit pour les fenêtres, des lambris avaient été posés, un lit avait été installé, une table, quatre chaises en paille, une vieille télé et les affaires de Marko. Il voyait dans cet emménagement une initiation, une preuve éclatante de sa maturité. Ni les cigarettes ou les beuveries, ni son bac, ni sa première expérience sexuelle, ni son inscription à la fac n'étaient comparables.

Marko avait lu son premier livre emprunté à la « grande » bibliothèque dans ce grenier. À cette époque, cela faisait sept ans qu'il était membre de la section réservée aux enfants, où il avait probablement lu tous les titres. Son emménagement au grenier l'avait incité à aller fréquenter une « vraie » bibliothèque, dont il était devenu le plus jeune membre. C'est aussi dans ce même grenier que Marko avait osé pour la première fois monter le volume de la musique. En quelques mois, il avait convaincu ses parents de lui installer le magnéscope dont ils ne se servaient pratiquement pas. Ainsi, à la veille de la guerre, Marko, qui n'avait que quatorze ans, a entamé le « voyage autour de sa chambre ». Et oui, la première chose collée au mur du

grenier (toujours à la même place sept ans plus tard) était le grand poster de U2 : « Rattle and Hum ».

La première chanson de U2 que Marko avait entendue était « With or Without You ». Il l'avait écoutée à la radio alors qu'elle était au summum de sa conquête triomphale des charts mondiaux. Il avait dix ans et il trouvait cool de s'intéresser à la musique étrangère. Le graffiti musical le plus courant sur les murs blancs comme neige des nouveaux immeubles de Travnik était : U2. « The Joshua Tree » était le premier disque que Marko avait acheté (il l'avait toujours). Ça avait commencé comme ça.

L'année suivante, il s'était procuré « Rattle and Hum », non seulement le disque, mais aussi le t-shirt, un grand poster et une cassette vidéo (alors qu'il n'avait pas encore de magnétoscope à la maison). Après cet épisode, il fera l'acquisition de tous les albums précédents : « Boy » et « War » en cassette et le reste en disques. U2 était déjà sa *diferentia specifica* à l'école. (Il y avait un autre Marko dans sa classe et on les confondait souvent, mais maintenant, son nom était souvent accompagné de la mention « celui qui écoute U2. ») Le premier album qu'il s'était procuré en tant que résident du grenier était « Achtung Baby ». Puis la guerre éclata.

Au début de la guerre, Marko avait remporté la première bataille pour le grenier. Ses parents avaient l'intention de lui interdire d'y rester, et en particulier d'y dormir. On racontait que les grenades avaient un penchant pour les parties supérieures des maisons. Dans un élan paroxystique de rébellion pubère, Marko avait menacé de s'enfuir de chez lui, de se suicider, de s'immoler et de s'automutiler. Ses parents avaient fini par céder. Dans le grenier, Marko (toujours enclin à faire les comptes) a lu très exactement sept cent vingt-sept livres, la plupart se rapportant justement à la guerre. Il avait également dû regarder plus de mille films (pour eux, il n'avait pas fait le compte). Mais même si le temps passé à lire était additionné au temps passé à regarder des films, nous serions toujours loin

des heures qu'il avait passées à écouter U2. Tous ses malheurs et bonheurs amoureux ; ses dilemmes moraux ; le terrain neutre entre l'hédonisme athée et la chaste métaphysique d'un Dieu sans église ; le désir simultanément de la multitude et du singulier ; le patriotisme comme amour pour ses racines et ses propres souvenirs (l'amour de sa terre natale), et non comme un nationalisme pathétique, grossier et stérile (dernier refuge des ordures) ; la politique comme lutte pour les plus faibles ; la mort comme communion du mystère et de la banalité ; la technologie comme figure de l'aliénation ; la vie comme un amalgame de pensées sublimes et de pratiques dégradantes ; tout cela, Marko l'avait trouvé dans les chansons de U2. Et pas seulement ! Marko avait principalement interprété la littérature et le cinéma à travers le prisme de U2, tissant des liens aléatoires et providentiels. Les hommages dans leurs chansons l'ont mené à Wenders, qui est devenu son réalisateur favori. Les mentions de Bukowski et de Delmore Schwartz l'ont conduit à la lecture de *Souvenirs d'un pas grand-chose*, ou à celle de *Dans le lit nu, dans la caverne de Platon*. Un couplet de la chanson « The Ocean » lui a fait découvrir Oscar Wilde, et le titre « A Sort of Homecoming », Paul Celan. Les vers du poème *The Winding Stair* de Yeats, repris par Borges comme épigraphe du livre *Biographie de Tadeo Isidoro Cruz* (1829-1874) : *I'm looking for the face I had/ before the world was made*, avaient fait apparition dans la nouvelle chanson « Mofo ». Mais les coïncidences accidentelles étaient encore plus chères à Marko. Borges dit par exemple : « Les ténèbres sont le sang des choses blessées », et Bono quant à lui : « *The night is bleeding like a cut.* » Ou quand Saramago écrit que ses propres doutes peuvent servir de lumière qui nous précède, Bono chante : « *Uncertainty can be a guiding light.* » L'exclamation « Salvation in the blues » est identique à « *Ma peine is my castle* » de Kierkegaard (tout comme le passage précédent : « *Angel in Devil's shoes* »). Ou bien l'exemple fétiche de Marko (car il apparente Bono à son

compatriote), la fameuse phrase d'Andric : « Je peine à écrire ; il n'y a rien sans notre pays ; et je ne peux vivre avec tout comme je ne peux vivre sans lui. » N'était-ce pas fondamentalement la même chose que « With or Without You » ?

Lorsqu'il s'était inscrit à la fac, Marko avait volontairement cherché un appartement en rez-de-chaussée. Il souhaitait trouver l'exact opposé de son grenier. Depuis son plus jeune âge, il tenait un journal. Depuis qu'il avait commencé ses études, il avait noté « La Mansarde » sur les en-têtes des pages écrites à Travnik et « Les Carnets du sous-sol » sur les en-têtes des pages écrites à Sarajevo.

Il n'avait jamais apprécié ou, dans son cas, jugé réalisable la devise latine « *Omnia mea mecum porto* » ; il lui préférait le proverbe : « Le foyer peut remplacer le monde, mais le monde ne pourra jamais remplacer le foyer. » Il aimait aussi les dernières paroles de César, celles qui l'avaient poussé à taguer près de sa maison, dans le quartier de Potur Mahala : « César aussi écoutait U2. » Il était fier de cette blague. Il en était même arrivé à la conclusion que la réprimande de César à Brutus, dans la traduction anglaise, s'était transformée en recommandation testamentaire, de sorte que « *Tu quoque, mi fili* » signifiait « *U2, my son!* »

Après le petit-déjeuner, il se rendit dans le vestibule pour enfiler ses nouvelles baskets. Il souriait : c'étaient ses premières baskets depuis qu'il avait atteint l'âge adulte ! Il allait les porter aujourd'hui et elles seraient probablement à usage unique. Les chaussures étaient interdites sur le terrain. Marko n'avait jamais fait de sport.

Chapitre trois

Sejo n'avait jamais mis les pieds dans le stade de Koševo. L'idée même le dégoûtait. Il se rendait dans les tribunes une fois par an, cependant il n'avait jamais foulé le terrain. Mais il en irait autrement ce soir. Il regardait son billet au centre duquel figurait en grosses lettres : « TERRAIN ». Il souriait de satisfaction.

Sejo était né à Grbavica. À l'Hôpital militaire, et immédiatement après en être sorti, il a vécu à Grbavica, au dernier étage de l'une des tours qui faisait face à la Vallée des Jarres¹. Le père de Sejo était un fervent supporter du Partizan. Les garçons de Sarajevo soutenaient généralement les clubs que soutenaient leurs pères ou choisissaient éventuellement leurs

1 Surnom donné au stade du Željezničar de Sarajevo.

plus grands rivaux. Le fils d'un supporter du FK Sarajevo est un *pitara*¹ ou un *željo*²; le fils d'un supporter de l'Étoile rouge est un *zvezdaš*³ ou un *partizanovac*⁴. Ils ne choisissent pas le club; c'est lui qui les choisit. Sejo méprisait ces supporters opportunistes. Lui et le club de Željo s'étaient mutuellement choisis, le Željo était son destin.

Son premier souvenir, la plus ancienne image de son enfance, lui était revenu un après-midi en fin de printemps. Il était à deux doigts de tomber après avoir escaladé la balustrade du balcon. Sa mère l'avait rattrapé à la dernière minute. C'était un dimanche. Plus tard, sa mère parlerait souvent de l'ivresse avec laquelle il fixait le stade.

Il avait commencé à se rendre aux matchs de Željo avant d'aller à l'école. Au cours de ces premières années, il persuadait son père de l'y emmener, et à ses dix ans, il s'y rendait avec ses camarades, sa bande. Son petit groupe d'amis se divisait en deux sous-groupes : les petits footballeurs, des poussins, qui se rendaient aux matchs pour alimenter leur rêve de disputer, un jour, eux aussi, des rencontres de championnat et d'authentiques supporters (dont Sejo était le leader) qui n'avaient jamais voulu devenir footballeurs. Être supporter, un vrai supporter, c'était ça leur rêve, et le comble de leur fierté! Les jeunes footballeurs qui s'entraînaient au Željo (et dont ils étaient les supporters de la première heure) ne le considéraient pas comme l'aboutissement de leurs carrières. Dans leur imagination débordante, le Željo n'était que la première étape à franchir, une étape sur le chemin d'un des clubs du « grand quatuor » ou de l'étranger. Leur affection pour le Željo était un sentiment qui dérivait de leurs rêves de grandeur. Sejo, quant à lui, aimait le Željo de façon tout à fait désintéressée. Le Željo était le Željo, il était

1 Surnom donné aux supporters du FK Sarajevo.

2 Surnom donné aux supporters du Željezničar de Sarajevo.

3 Surnom donné aux supporters de l'Étoile Rouge de Belgrade.

4 Surnom donné aux supporters du Partizan de Belgrade.

lui, et il aimait le Željo. C'était l'amour, le véritable amour, sans aucun désir de gain personnel. Il aimait le Željo pour ce qu'il était et non pas par intérêt.

Mais il y avait bien sûr les *pitars*, qui vantaient leur nouveau stade olympique (ils fanfaronnaient sans cesse à ce sujet). Lorsque les supporters du Željo criaient : « je hais le stade de Koševo », les *pitars* rétorquaient habilement, « alors que tu es né à Koševo ». Sejo était fier, car ça ne le dérangeait pas. Il était né à l'Hôpital militaire de la rue Kranjčevićeva.

Ah, Videoton! Sejo était en seconde. C'est à l'occasion d'un match contre Videoton que Željko est devenu son meilleur ami. Željko, dont la seule qualité jusqu'alors était son surnom naturel : Željo. C'était un binoclard, un peu intello, il ne jouait pas au foot car il était maladroit, et on l'avait accepté parmi les supporters du Željo uniquement pour son surnom et sa persévérance dans l'effort. Comme il était obéissant et servile, ils le toléraient. Mais Sejo (et le reste de la bande) avait été séduit par une de ses actions. Deux jours après le match contre Videoton⁵, c'était la fête du lycée et tous devaient assister au spectacle prévu pour l'occasion. La déception n'était pas encore retombée (elle ne retombera jamais chez Sejo). Željko devait apparaître sur la scène. Il devait débarquer devant le micro en pantalon à pinces et en chemise blanche et réciter un poème de Matoš. Željko s'était pointé devant les invités de marque en short et en maillot de Željo, puis s'était mis à réciter à voix haute et de manière fantastique le poème demandé. Il n'a fait changer que le dernier vers – « le Željezničar est déjà loin⁶. » Il a reçu un avertissement, mais ça en valait la peine. Ses camarades

5 Le 25 avril 1985, le Željezničar jouait son match revanche en demi-finale de la coupe UEFA face au Videoton, après une défaite de 3-1 à l'extérieur. Le Željezničar a remporté le match retour par 2-1, mais a été éliminé.

6 Dans l'original, c'est le chemin de fer qui est déjà loin. Željezničar (nom du club de football) veut dire « employé de chemin de fer ».

le portèrent à bout de bras hors de la salle tel l'auteur du but fatidique et héros du match.

Le temps a passé, Sejo avait fini le lycée, était parti faire son service militaire, en était revenu, puis avait travaillé brièvement comme serveur. La plupart des membres de la bande (et Željko aussi) faisaient des études. Željko assistait encore à tous les matchs à Grbavica, mais aussi à l'extérieur. Avec l'ancienne bande, il se rendait surtout aux matchs contre les *pitars*. Avec leurs études, ils étaient soudain devenus sérieux. Ils feignaient l'inquiétude et bavassaient sur la guerre.

Heureusement, son père était plus informé que lui. Grâce à lui, ils avaient tous quitté Grbavica au dernier moment. Ils avaient obtenu un appartement abandonné dans le quartier de Ciglane. Sejo y habitait très peu, il ne s'était jamais aventuré sur le balcon. Pas par peur des obus ; il ne souhaitait pas regarder vers Koševo. Il avait fait le tour de toutes les lignes de Vogošća à Treskavica, il avait été blessé à la jambe fin 93 (et encore aujourd'hui il ressentait des douleurs à chaque changement de saison). Pendant l'été 94, il avait appris que Željko avait perdu la vie en portant l'uniforme de l'ennemi. C'était la première fois qu'il pleurait depuis Videoton ; le cercle d'amitié se refermait ainsi sur lui-même. Il savait que Željko aimait porter l'uniforme autant que lui, c'est-à-dire pas le moins du monde. Željko n'était pas un *tchetnik*¹, comme ses compagnons aimaient appeler chaque soldat ennemi. Il avait été mobilisé tout comme Sejo. Il ne pouvait pas refuser.

La guerre avait pris fin et Sejo était retourné seul dans son appartement à Grbavica. Ses parents étaient restés à Ciglane. L'appartement était presque entièrement détruit, mais avec une poignée d'amis, il avait réussi à le retaper pour le rendre

habitable. Il regardait à nouveau le stade depuis le balcon, le stade blessé de son cher Željko.

Il n'arrivait pas à dormir. Lors des nuits blanches, il se demandait souvent si ce n'était pas un des obus tirés par son unité qui avait tué Željko. Il se demandait de plus en plus le pourquoi de cette guerre et, à chaque fois, la réponse était : à cause des *pitars*. Pour Sejo, les *pitars* ont toujours été synonyme de gros bonnets, d'hommes de pouvoir cruels, le genre à (Željko adorait cette citation) « mettre le feu à une maison pour se faire cuire un œuf. » C'est ce qu'était cette guerre, Sejo en était convaincu, des millions de foyers brûlés, afin que quelques *pitars* y cuisent leurs pitas ! Chaque camp avait ses *pitars*, et Sejo détestait les siens. Il aimait résumer un article de journal dans lequel le FK Sarajevo avait été surnommé « l'Étoile rouge » bosniaque. Les clubs comme l'Étoile, Croatia, Sarajevo, ce sont tous des vermines, pensait Sejo, alors que le Partizan, le Hajduk et Željezničar (comme leurs noms l'indiquent) étaient des clubs de misérables et de défavorisés, d'humiliés et d'offensés, de défaits pathétiques et de malheureux insurgés, comme lui, ou de morts, comme Željko.

Sejo mit son billet dans sa poche et partit chercher ses bottes. Il ne les avait pas portées depuis la guerre. Il était indiqué sur le billet que la pelouse n'était accessible qu'en baskets. La vermine protège son herbe ! Sejo entrera en bottes et se déchaînera sans retenue. Il n'avait jamais souhaité que le stade de Koševo soit plein, et maintenant il espérait qu'il soit bondé. Qu'il y ait au moins autant de spectateurs que de morts causés par les pitars et que ce stade répugnant s'affaisse sous leur poids, et s'enfonce dans les profondeurs, jusqu'au centre de la terre, à l'image d'un ascenseur surchargé. Il se fichait du concert, mais il allait sauter comme un fou. Il allait sauter comme possédé par des démons, comme dix personnes ! Il allait sauter pour lui, pour le Željko et pour Željko.

¹ Terme péjoratif pour désigner les formations paramilitaires serbes dans les années 1990 ainsi que les nationalistes serbes.

Chapitre quatre

Damir trépigait devant une cabine téléphonique près du Théâtre de la jeunesse. Il avait une télécarte dans la main. Il attendait que la femme (plutôt âgée, mais bandante) dans la cabine termine sa conversation. Il souhaitait appeler un de ses amis de Zenica pour voir si la bande était partie, et sinon, où et quand ils allaient se retrouver.

Damir portait un uniforme treillis avec des insignes de l'Armée fédérale. Il regardait un peu nerveusement autour de lui, craignant de voir passer des soldats aux bandes blanches sur les manches, ou la police militaire. Damir effectuait son service, mais il s'était échappé de la caserne de Hadžići tôt dans la matinée. Il s'était enfui pour assister au concert. Il espérait en réalité qu'on allait le laisser rentrer chez lui le week-end dernier, comme d'habitude, et il aurait alors prolongé sa permission

jusqu'à mercredi. Il serait allé au concert mardi soir et se serait présenté à la caserne mercredi plutôt que lundi matin. Il aurait trouvé une excuse et advenue que pourrait. Mais le commandant avait eu l'idée de ne laisser personne partir en permission ce week-end. Damir ne voulait pas manquer le concert. Dans la nuit du lundi à mardi, Dervo était de garde. Damir s'était mis d'accord avec lui pour qu'il ferme les yeux vers cinq heures du matin.

– Quand est-ce que tu reviens? demanda Dervo.

– Mercredi matin.

– C'est trois jours de taule, t'es au courant?

– Je sais.

Il a pris le premier bus à six heures et est parti pour Sarajevo. À Marindvor, il a mangé un hot-dog au ketchup avant de prendre un café dans un bar, puis il a un peu traîné dans le quartier commerçant de Skenderija. Vers dix heures et demie, il a décidé de se rendre dans une cabine téléphonique. Il ne voulait réveiller personne, mais ne souhaitait pas non plus se retrouver sans sa bande.

Il s'était fait la plupart de ses amis au lycée économique de Zenica. Après le bac, ils avaient tous suivi des études de droit ou d'économie. Certaines filles étaient parties à l'Académie de pédagogie, mais elles n'étaient de toute façon pas concernées par l'armée. La plupart des garçons parmi ses amis n'auraient jamais pu s'inscrire à la fac s'ils n'avaient pas fui l'armée. Ils repoussaient leur service dans l'espoir qu'il soit raccourci. Les plus optimistes comptaient même sur une démilitarisation à venir. Seuls Damir et Eso s'étaient rendus à Sarajevo pour les examens d'entrée. Eso avait été accepté en stomatologie; Damir, quant à lui, n'avait pas été admis à l'Académie des beaux-arts. Depuis l'école primaire, Damir était le meilleur de la classe en dessin. Que des dix en arts plastiques, président de la section art, premiers dans les concours scolaires et municipaux. Il dessinait des héros de BD sur les cahiers de ses amis, et lorsque le frère

de Dina avait ouvert un café à la fin de la guerre, Damir avait réalisé pour lui quelques peintures murales : le Colisée, un arc de triomphe antique, César et les gladiateurs... Le café s'appelait Rome. Tout le monde savait que Damir allait devenir peintre, et lorsque la guerre avait pris fin, tous attendaient l'admission triomphale de Damir à l'Académie des beaux-arts de Sarajevo.

Damir s'était longtemps préparé pour le concours d'entrée, même si ses amis lui répétaient que c'était inutile, qu'il allait le passer haut la main. Il avait envoyé tous les dessins demandés aux candidats des mois à l'avance. Il était allé passer le test, en était très satisfait, puis – il l'avait raté! *Pistonnage*, lui répétaient ses amis, tandis que Damir balayait l'éventualité d'un revers de main. Mais peu importe le détachement qu'il affichait en public, il en était atteint. Ses parents et ses amis lui conseillaient de s'inscrire en économie lors de la deuxième session, *pro forma*, uniquement pour éviter l'armée, puis de retenter l'académie l'année prochaine. Le piston ne marchera pas à tous les coups, c'est ce qu'ils lui disaient. Mais Damir ne voulait plus de ça. Il avait laissé tomber l'idée d'étudier et attendait sa convocation.

Cet échec à l'examen d'entrée avait brisé quelque chose en Damir. Il avait compris que seules deux explications étaient possibles. Il ne savait pas dessiner (et c'était une pilule difficile à avaler) ou peut-être (et cette pilule-là était encore plus robuste) que l'admission à l'académie ne se faisait pas en fonction des connaissances et du talent, mais selon d'autres critères. Il ne souhaitait pas entrer dans une telle académie, même si on l'y accueillait l'année suivante en lui déroulant le tapis rouge. Et s'il ne savait pas dessiner, il ne le saurait pas l'année prochaine non plus. Par conséquent, il était inutile de repasser le test d'entrée.

Il avait reçu sa convocation pour le service militaire au printemps, alors qu'il s'était déjà habitué à se complaire dans l'oisiveté. Il dessinait beaucoup et était satisfait de la qualité

de son trait. *Je n'ai pas besoin de l'académie pour être heureux en peignant*, pensait-il.

Le matin du concert, alors qu'il se précipitait de la Skenderija vers le Théâtre de la jeunesse, il passa devant le bâtiment de l'Académie des Beaux-arts. Les étudiants y bronzèrent et lézardaient. Il sourit légèrement. Il est plus facile d'être un lézard en civil plutôt qu'en uniforme, devait-il penser. Il observait ces jeunes gens conscients de leur excentricité, aux crânes rasés, aux foulards et aux lunettes de soleil bariolées et laides. Il regardait ces filles, jolies, mais futiles, serrées dans leurs robes synthétiques, aux couleurs de cheveux flashy, portant leurs carnets de croquis et leurs cartons à dessins sous le bras comme des mannequins, tout en gesticulant de l'autre de manière agressive, la fameuse cigarette entre les doigts, parlant fort et riant à gorge déployée. Il les regarda longuement, et ses lèvres s'écartèrent. Il devait s'estimer heureux de ne pas avoir été pris à l'Académie, il devait être fier de ne pas être devenu une marionnette snobinarde, l'ombre d'un triste cliché. Il pouvait presque se réjouir de penser aux trois jours de prison qui l'attendaient. Que représentaient ces trois jours dans une vie?

La dame bien conservée avait enfin terminé son appel et Damir entra dans la cabine. Il appela Mladen. Ce dernier décrocha tout de suite.

– Tu m'as appelé au bon moment, mon frère. J'allais justement partir.

– Tu vas où?

– On va prendre un café, puis on enchaîne sur le train pour le concert.

– Comment ça, quel train?

– Eh, mon pote, mais où est-ce que tu vis. Il y a un train spécialement prévu pour le concert.

– Comment est-ce qu'on va se retrouver?

– Eh ben... Tu n'as qu'à venir à la gare vers 13 heures, 13h30...

– Ça marche, vieux!

– Alors, à tout à l'heure...

Il sortit de la cabine en jouant avec sa télécarte. *Le train, le bon plan! C'est vraiment un événement à part!* Il remit sa carte dans sa poche, et sortit un paquet de cigarettes. Il alla s'asseoir sur le muret, où il allait en allumer une, avant de se diriger lentement vers la gare.